

Lucas, D. (2009). *Crise des valeurs éducatives et postmodernité*.  
Paris, France : L'Harmattan

Mathieu Gagnon

Volume 37, Number 1, 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1007686ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1007686ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (print)

1705-0065 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gagnon, M. (2011). Review of [Lucas, D. (2009). *Crise des valeurs éducatives et postmodernité*. Paris, France : L'Harmattan]. *Revue des sciences de l'éducation*, 37(1), 198–199. <https://doi.org/10.7202/1007686ar>

Lucas, D. (2009). *Crise des valeurs éducatives et postmodernité*. Paris, France: L'Harmattan.

C'est par une réflexion sur les ontologies de référence que Lucas soutient que l'éducation est actuellement aux prises avec une crise des valeurs. Son ouvrage, construit autour d'un mouvement dialectique entre modernisme et postmodernisme, comprend une introduction, cinq chapitres (divisés en deux parties – « Valeurs de la raison »; « Valeurs de la matière ») et une conclusion, très brève. Selon Lucas, en instituant la raison comme une faculté naturelle permettant à chacun de se rendre libre par la connaissance, le modernisme pose les bases d'une égalité et d'une liberté théorique ou potentielle pour tous. En revanche, puisque le postmodernisme fonde l'égalité et la liberté non pas sur une capacité naturelle à actualiser – comme c'est le cas de l'usage de la raison –, mais bien sur des facultés naturelles spontanées, celui-ci conduirait à l'égalitarisme, au libertarisme, au subjectivisme et au relativisme absolu, récusant du coup toute forme de rationalité et d'autorité.

Sous l'angle pédagogique, cet exercice dialectique conduit l'auteur à poser que le modernisme vise le développement de la raison par une transmission de connaissances objectives. Bien qu'il considère essentielle cette relation de transmission, il émet tout de même des réserves sur la domination du parangon scientifique, puisqu'il pave la voie à une matérialisation des connaissances et à une conception encyclopédique de l'acte d'apprendre. Lucas se livre cependant à une véritable diatribe à propos des valeurs pédagogiques postmodernes. Selon lui, cette ontologie dissout la rationalité de l'objet, ce qui prive la relation éducative de référents objectifs, et par là, de l'autorité essentielle à la transmission. Lucas qualifie ce modèle de *pédocentrique* et soutient qu'il abandonne l'enfant à ses propres désirs ainsi qu'à ce qui lui apparaît spontanément. Centrée davantage sur la communication que sur la compréhension, l'éducation postmoderne prend, aux yeux de Lucas, les allures d'un parc d'attraction.

Le style clair de l'auteur et l'attention portée à la question des ontologies de référence en éducation sont les principales qualités de l'ouvrage. Cependant, quoique nécessaire, l'ontologie n'est pas suffisante: elle doit aussi être liée à une épistémologie et à une psychologie de l'éducation, ce qui est entièrement ignoré par Lucas. De plus, le recours à une logique dichotomique entre objectivité et subjectivité le conduit à négliger les notions fondamentales d'objectivation et de viabilité, qui sont pourtant au cœur de l'épistémologie constructiviste. Ainsi, il confond malhabilement subjectivisme, relativisme et constructivisme. Cette approche binaire, combinée à une critique acerbe du postmodernisme – fondée essentiellement sur une analyse théorique –, aboutit à des lieux communs peu justifiés qui non seulement ne conduisent pas à identifier des voies autres (ce qu'aurait apprécié le lecteur), mais fait également complètement abstraction de la réalité de la classe. En proportion, les questions éducatives demeurent secondaires, conduisant du coup l'auteur à les traiter de manière par trop expéditive. En

témoigne sa techno-diatribe qui néglige totalement les apports pédagogiques des technologies de l'information et de la communication. En somme, l'argumentaire présenté par Lucas comprend nombre de faux dilemmes et de « pentes glissantes » qui ont malheureusement peu à voir avec une démarche heuristique.

MATHIEU GAGNON

Université du Québec à Chicoutimi

**Lurie, A. (2008). *Il était une fois... et pour toujours. À propos de la littérature enfantine*. Paris, France: Éditions Rivages.**

Voici, en format poche, une troisième édition de cet ouvrage qui recueille 17 essais, pour la plupart parus précédemment dans le *New York Review of books*. Essais signés Alison Lurie, dans lesquels elle questionne, revisite, provoque, soulève et permet une redécouverte, voire une compréhension nouvelle des classiques les plus connus de la littérature de jeunesse, de *Babar* au *Vilain Petit Canard* en passant par le non moins populaire *Harry Potter*. Mais elle propose aussi des textes sur des sujets aussi variés que la poésie, l'illustration, la nature, le pays d'Oz, ou encore les jeunes filles et les femmes dans *Les Quatre filles du docteur March*. Le lecteur peut se permettre de parcourir ce livre librement, sans règle, tout en savourant des réflexions poussées et brillantes sur une littérature porteuse de sens.

Au hasard des pages de ce recueil, le lecteur fait une rencontre nouvelle avec Pinocchio, le vrai, celui de Carlo Collodi, qui est beaucoup plus rebelle que le dessin animé sentimental (p. 77) popularisé par le célèbre Walt Disney. Ce dernier, nous le savons, a édulcoré et adouci beaucoup de classiques de cette littérature, mais Lurie remet en lumière avec force et vivacité certaines de ces transformations. Par exemple, dans un article sur l'évolution de l'illustration, l'essayiste rend compte de l'adoucissement apporté avec le temps à des personnages connus, comme le Petit Chaperon rouge. Elle évoque le style prenant de Gustave Doré qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, proposait des représentations souvent effrayantes afin de mettre les enfants en garde contre les dangers multiples. Ainsi, le Petit Chaperon rouge au regard effrayé couché dans le lit avec le loup chez Doré devient une caricature simpliste chez Disney (p. 252). Un autre exemple de la plume avertie et lucide d'Alison Lurie se trouve dans un article consacré à *Babar*. En effet, l'univers magnifié de l'éléphant créé par Jen de Brunhoff puis repris par son fils, est scruté depuis sa première apparition en 1931, jusqu'aux récentes histoires dans lesquelles les personnages ne vieillissent pas, mais se transforment au gré des aventures vécues. Elle relate aussi et surtout différents points de vue et critiques portées jusqu'à ce jour sur la série, ce qui élargit la réflexion.

C'est cela et plus encore qui attend le lecteur. Ainsi, la pertinence de cet ouvrage réside dans les vues différentes et encore inexplorées, du moins à mon sens, de ces classiques souvent lus, souvent abordés, mais rarement confrontés de cette